

118 VIES

De Fabien PELOUS,
avec la collaboration de Benoît PENSIVY

**Une histoire vibrante et fulgurante
comme l'évolution du rugby français**

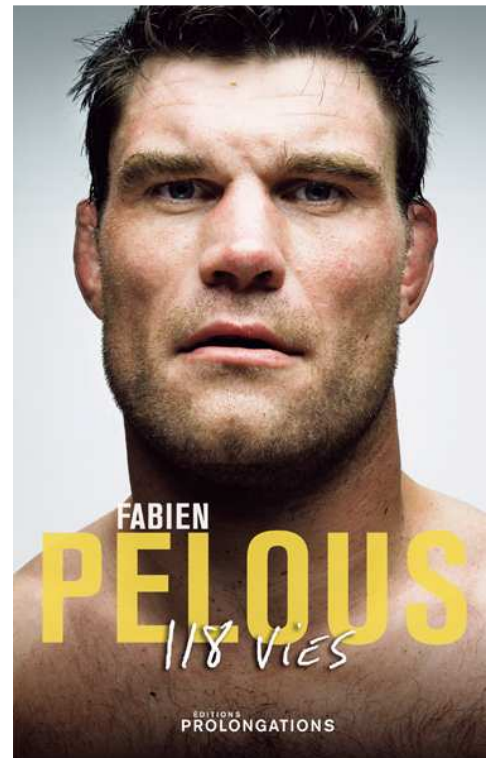
15 x 24 cm
286 pages – Cahier photos
Prix public (France) : 19,90 € TTC
ISBN 13 : 978-2-916400-56-3

Un des plus grands rugbymen français a raccroché ses crampons en mai 2009. Quelques mois après l'annonce de sa retraite, Fabien PELOUS, ancien capitaine du XV de France et joueur mythique du Stade Toulousain, revient sur 20 ans de carrière. Mesuré et pudique, l'homme aux 118 sélections sous le maillot tricolore ose une autobiographie qui surprend tant elle semble éloignée du rugby professionnel d'aujourd'hui.

**Un livre à l'image d'un match de rugby,
intense et viril**

Fabien est né et a grandi dans une métairie bucolique en plein cœur des Pyrénées. bercé par la nature et la liberté comme un Tom Sawyer rêveur, il est marqué à jamais du sceau de la sincérité et du respect. Coïncidences, hasards ou destins, la vie de Fabien n'a rien de commun. Celui qui mesurait 1,90m à 15 ans ne se destinait pas à une carrière sportive. Et pourtant... Le Toulousain aborde avec précision et sérénité un parcours sportif explosif, peuplé d'affrontements, de brutalité et de finesse. Il aime le Rugby, avec un grand « R », celui du jeu, du groupe, du combat, du collectif. L'engagement, la passion et le respect sont les valeurs qui rythment son quotidien et font battre son cœur.

Dans 118 vies, Fabien PELOUS invite le lecteur à découvrir un rugby à jamais révolu ; celui de la confrérie, de l'amitié, de la parole donnée et des troisièmes mi-temps. On y découvre les coulisses d'un sport transcendé par le professionnalisme et l'argent. On parcourt le monde frappé du coq gaulois, on côtoie l'élite et on multiplie son salaire par cent : un tourbillon d'événements et de sentiments à l'image d'un match de rugby, intense et viril.



Fabien PELOUS

Né le 7 décembre 1973 à Toulouse
Poste de 2^e ligne
1,98 m – 110 kg

118 sélections en équipe de France dont
16 matches de Coupe du monde,
49 matches du Tournoi des VI nations,
53 test-matches
soit 79 victoires, 1 nul et 38 défaites.

Retrouvez les livres des Éditions PROLONGATIONS :

www.editionsprolongations.fr

www.editionsprolongations.ublog.com (communiqués de presse et visuels)

Extraits

Chapitre 48. Le jour où Bernard Laporte est devenu international

Quelques semaines après la Coupe du monde, le Tournoi 2000 avait quelque chose d'une rentrée scolaire de collégiens. Bernard Laporte avait conservé l'ossature des mondialistes et nous étions heureux de nous retrouver, impatients d'en découdre selon des codes et des automatismes construits depuis deux ans. Sauf que le « prof » avait changé ! Nous sortions d'une période dirigée par deux grands anciens de l'équipe de France, Jean-Claude Skrela et Pierre Villepreux, deux « sages », rompus à la pédagogie, dont le credo était le mouvement général et l'autonomie des joueurs. Et voilà que nous avons désormais face à nous un sélectionneur prônant un jeu complexe, très programmé et qui nous faisait chanter *La Marseillaise* à la remise des maillots ! Nous n'avions jamais vu ça !

Sur la lancée du Mondial, le premier match au pays de Galles s'est bien passé. Nous avons laminé les Gallois à Cardiff, ce qui augurait de beaux jours. La dynamique fut toutefois rompue dès la rencontre suivante face à l'Angleterre au Stade de France. En fait, nous avons du mal à nous faire au discours du nouveau sélectionneur. Bernard avait plein d'idées, pour beaucoup très intéressantes, mais il peinait à les adapter au timing réduit de la scène internationale, quand elles n'étaient pas submergées par un trop plein de passion et d'attitudes excessives. Il ne parlait pas, il criait ; il ne communiquait pas, il déclamait ! Il s'emballait très souvent, pouvait pourrir un joueur à la mi-temps d'un match. Après la défaite face aux Anglais, j'allai en parler avec lui. Il devait se montrer plus positif, notamment durant les pauses, trouver un meilleur équilibre entre critiques et encouragements. Cela ne nous empêcha pas de nous incliner à nouveau au Stade de France face à l'Irlande.

L'élan des débuts était déjà coupé et il fallut de longs mois pour le retrouver. Ce Tournoi 2000 laissa un goût bizarre. On avait changé d'ère, Bernard Laporte avait pris possession des lieux. Flottait aussi l'impression que c'est lui qui était devenu international...

Chapitre 95. Zidanesque

J'étais dans un bar à Porto en Corse. La nuit était chaude. L'ambiance aussi. Il y avait beaucoup d'Italiens mais aussi beaucoup de verres déjà descendus quand, sur TF 1, Thierry Gilardi hurla cette phrase dont j'ai gardé l'écho : « Qu'est-ce qu'il a fait ?!!!! C'est pas possible ! C'est pas possible !!! » Zinedine Zidane venait d'être expulsé en finale de la Coupe du monde 2006.

J'ai trouvé ça tellement humain. Beaucoup de gens ont une image fautive du sportif professionnel. À la base, c'est un jeune passionné doué pour sa passion. Et plus il va haut, plus il est doué et passionné. L'argent, la médiatisation, ne sont que des conséquences de cette passion. Ceux qui pensent que, parce qu'on gagne beaucoup d'argent, on ne doit plus craquer, se trompent.

Pourquoi un sportif de haut niveau pète-t-il les plombs ? On peut trouver cinquante manières de l'expliquer en raisonnant un peu. Mais le souci, justement, c'est qu'à ce moment précis, le sportif ne raisonne plus ! Ses émotions prennent le dessus, elles sont trop fortes.

Zidane, je l'admiraïs trop pour le condamner. Beaucoup lui sont d'abord tombés dessus, avant que le grand public ne lui pardonne. Il avait donné trop de bonheur aux gens pour qu'on le fasse chuter

de son piédestal. D'ailleurs, à peine a-t-il été, depuis, désacralisé... Il était idolâtré, mais ce n'est pas lui qui a voulu ce statut. Certains affirment encore qu'il n'avait pas le droit de faire ça en finale de la Coupe du monde. Mais que ce soit une finale de Coupe du monde ou un match à Saverdun, quand tu es touché humainement, tu réagis comme un homme.

Après coup, on a rapproché son geste de ma modeste contribution quelques mois plus tôt sur l'Australien Brendan Cannon. Sauf qu'à la différence de Zidane qui avait été provoqué, moi je n'avais même pas cette excuse : j'avais juste dégoupillé ! Et, sur le moment, ce geste fut sans conséquence, car il ne fut sanctionné qu'après.

En revanche, un nouveau réflexe idiot, deux ans plus tard, me laissera davantage d'amertume. Et cette fois, je connaîtrai un sentiment proche de celui qu'a peut-être ressenti Zinedine en ce 9 juillet 2006 : la culpabilité d'avoir fait perdre son équipe.

Chapitre 102. Président, je vous écris une lettre

Guy Môquet. J'avoue que je ne connaissais que vaguement l'histoire de ce martyr de la résistance, sinon qu'il avait bien dû lui arriver un truc pour que son nom ait été donné à une station de métro. J'ignorais tout autant la couleur politique dont cette tragique histoire avait été teintée par le président Sarkozy quelques mois avant le début de ce que toute l'ovalie hexagonale attendait depuis longtemps : la Coupe du monde en France.

J'étais loin d'imaginer que la récupération et les débats l'entourant allaient toucher l'équipe de France et surtout créer avec Bernard Laporte, futur secrétaire d'État aux Sports, une fine brèche dont une relation entre hommes reste marquée.

Ce 7 septembre 2007, rien dans la vie du groupe, réuni depuis trois mois, prêt physiquement, mentalement et tactiquement, ne me laissait penser à un échec le soir même face à l'Argentine. Rien de la crispation que l'on trouverait le soir au Stade de France ne transparaisait alors dans notre vie de reclus à Marcoussis.

Dans la matinée, Rafa Ibañez, capitaine, vint me voir et me raconta :

« Clément (Poitrenaud) va lire une lettre, la lettre de Guy Môquet. Bernard m'a dit qu'il l'avait trouvée sur une pile de mots d'encouragements, et qu'il l'avait trouvée belle. »

J'apprendrai plus tard que Bernard avait d'abord proposé à Rafa de la lire lui-même. Mais, plus au fait de la polémique, mon vieux complice avait refusé. En ce qui me concerne, sur le coup, comme j'avais raté l'info au départ, cela ne me choqua pas plus que ça. Même si le sport n'est pas la guerre, le rugby réclame tellement d'engagement que tout est parfois bon pour réunir une vingtaine d'hommes autour d'un même objectif et les amener à se transcender dans le combat collectif.

Or, question motivation, j'avais déjà vu de tout. De la solution radicale – quelques types s'enfonçant le crâne dans les boiseries du vestiaire ou se piétinant dans les douches – à la phrase mythique du coach type « Nous sommes au pied du mur, il faut le construire » (signée Jean-Claude S.) en passant par l'évocation de l'héroïsme de glorieux anciens : reportages sur des alpinistes gravissant les plus hauts sommets ou sur la préparation du combat de Mohammed Ali au Zaïre...

À mes débuts à Dax, j'admirais la faculté de Laurent Rodriguez, alors sur la fin de sa carrière, à se mettre dans le match cinq minutes avant que l'arbitre ne nous appelle. Nous, les jeunes, emportés par notre innocence et notre découverte permanente, nous nous préparions un peu dans la haine – ce

triste mot –, nous cristallisant sur le niveau présumé de l'équipe adverse, de notre vis-à-vis ou insistant sur les devoirs à l'égard de nos supporters venus nombreux, etc. Je me souviens qu'avant mon premier France-Angleterre, je n'avais pas dormi pendant une semaine. Je ne pensais qu'à ça, jusqu'à en être obsédé. Pour me calmer, je m'étais isolé, j'avais multiplié les promenades en forêt de Clairefontaine. J'y avais laissé beaucoup d'énergie.

« Lolo », lui, faisait semblant de se joindre à la préparation mentale collective jusqu'à ce que, quasi systématiquement, il se tape dans les mains et lâche, comme s'il allait faire une pétanque avec des potes : « Bon, on y va ? » Ce qui pouvait être pris pour du détachement n'était que maturité et expérience, comme je le compris au fil des années. Avec l'expérience, j'ai appris à rester concentré sur le jeu et à me détacher d'un événement. Ne pas se laisser submerger par la pression. S'en servir, oui ; mais juste suffisamment pour faire monter la sauce.

L'idée de faire lire la lettre de Guy Môquet n'était donc pas la plus saugrenue que j'ai connue, loin s'en faut. Après tout, faire appel à l'élan patriotique des joueurs, et le ramener au contexte sportif, pourquoi pas ? Ce n'est que le lendemain, en constatant dans les médias le tollé déclenché par les images de TF 1, que je réalisai. Et je me dis : « Ah ! Merde, quand même... C'est plus que limite. Soit c'est une sacrée coïncidence, soit il y a confusion des genres... »

Je n'ai jamais vraiment pu trancher. Mais c'était pour le moins maladroit. Ce jour-là, une cassure est née. L'air de rien, la suspicion engendrée par la lecture de cette lettre a jeté un peu de discrédit sur Bernard. Quel Laporte avions-nous face à nous : le sélectionneur du quinze de France depuis 2000 ou le futur secrétaire d'État ? Était-il encore avec nous ? Avions-nous été manipulés ? Difficile d'échapper aujourd'hui encore à ces questions. Et à l'amertume qu'il m'en reste.

Chapitre 117. Casier vierge

Je n'en avais pas tout à fait fini avec ma vie de joueur. Je devais venir au club vider mon casier. Il y a différentes façons de le faire. En son temps, Christian Califano, lui, avait choisi la méthode « Huns » : au moment de partir, un peu fâché il est vrai, il avait fracassé son placard afin qu'un neuf soit reconstruit à sa place.

Le jour où je me décidai à venir, le club était quasiment désert. Il y avait quand même là, dans les vestiaires, ces chers papys qui ont voué leur vie au Stade Toulousain. Dans leurs yeux, je pouvais lire la tendresse qu'ils ressentaient à me voir rassembler une dernière fois mes effets personnels. Certaines de ces affaires devaient être là depuis la construction du casier, car je les avais totalement oubliées : un vieux trèfle à quatre feuilles qu'une mamie supportrice nous donnait avant chaque finale ; des fringues de rugby en pagaille, un vieux jean... et mes derniers crampons. Je prenais mon temps à décortiquer le contenu de ce casier, comme s'il s'agissait de savourer les dernières secondes de mon dernier match.

Le casier vidé, je décrochai lentement et minutieusement la plaque portant mon prénom et mon nom, plaçai le tout en vrac dans un sac et quittai le vestiaire. Au moment d'en refermer la porte, j'entendis les quelques papys présents se mettre à applaudir...

Je ne m'éternisai pas, jetai le sac dans le coffre de la voiture, que je démarrai promptement. Mais alors que je franchis les grilles du stade, je réalisai : je n'étais plus joueur de rugby. J'étais désormais comme ces anciens dont le nom est inscrit dans le marbre à l'entrée du club : il ne me restait plus que le palmarès et la mémoire.